

ETC



Il était une fois le temps qui fuit

Germaine Koh, Galerie B 312, Montréal. Du 11 septembre au 9 octobre 1993

Jennifer Couëlle

Number 25, February–May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couëlle, J. (1994). Review of [Il était une fois le temps qui fuit / Germaine Koh, Galerie B 312, Montréal. Du 11 septembre au 9 octobre 1993]. *ETC*, (25), 42–43.

MONTRÉAL

IL ÉTAIT UNE FOIS LE TEMPS QUI FUT

Germaine Koh, Galerie B 312, Montréal. Du 11 septembre au 9 octobre 1993

Au contact d'un lainage géant, sans doute serions-nous surpris de constater qu'une production comme celle-ci, assumant pleinement son caractère minimaliste et proprement formel¹, est aussi un réceptacle de symboles stimulant les méandres de l'imaginaire. Et c'est là, dans cet espace irrésolu, entre la puissante simplicité plastique de l'œuvre et les mille et une évocations qu'elle suscite, que nous nous perdrons dans l'exercice d'interprétation.

Les quelques vingt-cinq mètres du tricot multicolore *Knitwork* (*Tricot-âge*), commencé 1992, de la jeune artiste canadienne Germaine Koh se déploient sinueusement dans l'espace de la galerie comme une sculpture fluide dont le mouvement progressif n'est que momentanément arrêté. À l'image d'une cascade, des rangées de mailles tricotées, retenues par deux grandes aiguilles de bois fixées horizontalement sur une cimaise, longent d'abord la verticalité du mur pour ensuite s'étendre et découper la surface du sol. Au mur, près de l'extrémité « supérieure » du tricot, sont apposées deux petites plaques présentant chacune une photographie couleur d'un pull-over quelconque. À l'instar de l'étiquette traditionnelle muséographique, ces photographies indiquent le médium employé : le vêtement déjà tricoté, déjà porté, jeté ou abandonné, trouvé dans les ordures ou dans une friperie, et parfois offert à l'artiste en guise de contribution personnelle à l'élaboration de son projet.

Sans paroles ni écrits, ces objets silencieux mais infiniment présents se révèlent à nous dans la logique de leur procédé inversé. Le lien entre les photographies de vêtements et le tricot massif et sinueux s'établit : à l'inverse du dessin habituel de tricotage, l'objet fonctionnel ne constitue pas ici la fin mais le point de départ. Le vêtement est défait, effiloché jusqu'au dernier fil. Privé de sa fonction première et jusque-là unique, il sera reconstitué. Ses fils et ses brins seront rattachés, noués aussi à d'autres, pour former un fil de laine continu. Les aiguilles seront enfilées et le fil gagnera à nouveau une fonction, abstraite cette fois, esthétique, philosophique et fortement évocatrice, il deviendra œuvre d'art.

Comme la Pénélope d'Ulysse qui, souhaitant gagner du temps, défiait l'échéance temporelle en défaisant chaque soir à la dérobée ce qu'elle avait tissé le jour, Germaine Koh marque aussi le passage du temps en tricotant un présent continu. Telles les tricoteuses qui, assistant aux délibérations de la Convention durant la Révolution française, enregistraient, par la progression de leurs ouvrages, la durée d'un temps dramatique, Koh fait également filer le temps

vers un devenir incertain. Mais à l'inverse des tricoteuses, et comme l'eut fait Pénélope si son stratagème n'eut pas été découvert par une servante, le temps marqué par Koh est indéfini. En se refusant une échéance réelle pour l'achèvement d'une œuvre qui demeure linéaire dans le geste, une pratique consacrée d'ordinaire à un devenir défini, donc quantifiable et mesurable, l'artiste se réapproprie en quelque sorte le temps qui s'écoule. Bien que l'œuvre mette en place des enjeux directionnels linéaires - comme si chaque début envisageait nécessairement sa fin - la linéarité de *Knitwork* n'est qu'illusoire, chacune de ses étapes ne la rapprochant guère plus de sa fin. De la simple répétition d'un ensemble de gestes, naît une volonté de retarder inlassablement le moment final, le jugement ultime ou la mort de la créativité, jusqu'au point d'anéantir l'existence même de ces possibilités. Il émerge de son travail une tension irrévocable tenant au fait que la linéarité apparente de son œuvre est maintenue dans un état de progression perpétuelle. Bien que temporellement distinctes, les étapes successives de son travail que sont les suites de rangées de mailles ne signifient rien de plus que leur propre mesure. Ne pouvant être évaluées en fonction d'un moment ultime, d'un objet complété, ces étapes créatrices servent à ramener infailliblement le temps futur au temps présent.

Si le futur est impossible et que la fin semble utopique, ce que nous présente Germaine Koh est la répétition d'un présent croissant. Cette pièce évoque le perpétuel présent par son refus d'achèvement. Et c'est précisément ce refus de finalité qui confère à l'œuvre sa forme, confirmant du coup l'énoncé suivant de Jean Baudrillard : « La matière retarde le passage du temps ».² Né d'une idée cultivant l'absence (l'absence d'un objet quantifiable et total), ce projet itératif et cumulatif se fait de plus en plus présent; comme si en refusant d'envisager sa définition totalisante, donc finale, il s'assurait de ne pas tomber dans l'oubli.

Œuvre en devenir du monumental (l'artiste prévoit que la pièce mesurera près de 40 mètres à la fin de 1994, et croîtra ainsi indéfiniment), *Knitwork* recèle l'accumulation de traces humaines et plus particulièrement de déchets et de matériaux rejetés par l'usage social. Sorte de fleuve humain, ce « re-tricot » exerce sur nous une fascination qui tient moins à l'aspect voyeuriste de ses matériaux (vêtements déjà portés, évocateurs d'une gamme infinie d'anecdotes possibles), dont on ne sait finalement que très peu (seules deux petites photographies pour nous informer de la provenance de la laine), qu'au geste même qui l'engendre. Re-tricoter ce qui fut porté et jeté signifie ici la récupération non seulement de traces de vies et mœurs



Germaine Koh, *Knitwork (Tricot-Âge)*. Détail de l'installation en cours depuis le 21-02-1992. Vêtements, aiguilles de bois, documentation photographique.

humaines, mais aussi et surtout, la récupération du temps. C'est défier en quelque sorte l'échéance du temps, c'est refuser la finalité de l'objet (du pull qui ne sert plus) en le sauvant, en le récupérant et l'insérant une fois pour toutes dans un processus qui ne connaîtra pas de fin.

Bien sûr, la rectitude politique du projet de Germaine Koh peut être applaudie : dans les faits, l'artiste récupère des déchets pour en faire une œuvre d'art et, par extension, les vieux vêtements (les vies) des uns et des autres sont entremêlés et cohabitent dans un univers qui transcende toute discrimination quant à leur qualité matérielle (leur classe sociale) ou leurs origines. Cependant, l'intérêt de son travail demeure dans la canalisation à la fois plastique et conceptuelle d'une seule et même idée qui cherche à ralentir le passage du temps. Œuvre de patience, rappelant les ouvrages de dames ou la précieuse main-d'œuvre des femmes de certaines civilisations, marquant chez les unes comme chez les autres le passage du temps, rappelant aussi la lente construction de grands monuments, dont l'achèvement ne pouvait se mesurer à la durée d'une vie humaine,

Knitwork nous plonge dans un univers où le temps, devenu tangible, ne fuit plus vers l'avant.

JENNIFER COUËLLE

NOTES

¹ Peut-être serait-il plus approprié de parler d'un art formalisant, puisque Koh fait partie de ces artistes héritiers du néo-conceptualisme, influencés par les pratiques conceptuelles et anti-formalistes qui, depuis la fin des années soixante, ont « resserré leur approche, en poursuivant une idée donnée jusqu'à aboutir à une stase personnelle et créatrice, et, ce qui n'est pas sans ironie, en formalisant un art issu de modes de pensée et d'activité anti-formels... » (Neal Benezra, « Bruce Nauman : Raw Materials », *Art Press*, no 184, Paris, octobre 1993, p. 15.). La production globale de Germaine Koh révèle une domination certaine de l'idée sur la forme, mais cette dernière demeure épurée, soigneusement modelée en fonction de l'idée.

² Jean Baudrillard, *L'illusion de la fin ou la grève des événements*, Paris, Éditions Galilée, 1992, p. 14.